

La mascotte

Josie O'Rourke

Number 4, 2007

Roulottes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Rourke, J. (2007). La mascotte. *Biscuit Chinois*, (4), 12–21.



Josie O'Rourke

Tout a commencé lorsque la petite Josiane a appris à tracer les lettres de son nom (eh bien quoi, il y a un début à tout !?!). Très vite, elle ressent ce besoin de produire quelque chose de plus original. C'est pourquoi, dès l'âge de cinq ans, elle écrit un livre autobiographique à propos d'une petite fille qui prend l'autobus. Elle illustre elle-même son œuvre et elle ne manque pas d'en recouvrir la couverture de Saran Wrap, pour la rendre digne d'un vrai livre. Après que ses parents aient confondu l'autobus et son personnage principal, Josiane comprend rapidement qu'elle devra s'en tenir à l'écriture.

la mascotte

À TOUTES LES FOIS QU'ON REVIENT pour les vacances, on se demande si elle va être encore là. C'est qu'elle a toujours eu la santé fragile, la madame Palourde ! Chaque été, quand notre auto prend la petite route de gravier menant au camping Les Nuages, il s'installe comme une espèce de suspense, à savoir qui sera le premier à voir le gros point blanc, au loin à travers la poussière. Comme d'habitude, c'est mon père qui gagne. C'est sûr, il est assis en avant. Quand la voiture ralentit enfin à la hauteur de notre terrain et qu'on est bel et bien certains qu'il s'agit de notre voisine assise sur sa chaise (on l'a déjà confondue avec un gros drap contour blanc fripé qui pendait sur une corde), mon père ne peut pas s'empêcher d'exprimer sa fausse surprise : « Ben regarde donc ça, si c'est pas madame Plourde ! On dirait qu'elle a même pas bougé. J'comprends pas comment ça se fait qu'elle est pas encore morte du cœur, elle ! » Ma mère, qui prend toujours la défense de la voisine (et de tout le reste du monde aussi), se retourne vers mon père et lui dit de se taire. Souriante, elle salue ensuite la dame à travers la vitre baissée alors que celle-ci lui envoie mollement la main. Mon père ne peut résister à l'envie d'ajouter un commentaire sur l'air ô combien sympathique de la voisine, ce qui lui vaut

une petite tpe sèche sur la cuisse. À partir de cet instant, je me sens vraiment en vacances.

Son vrai nom, celui que les autres utilisent, c'est madame Plourde. De mon côté, je trouve ça beaucoup plus amusant de l'appeler Palourde. C'est surtout à cause de son odeur, (je suis sûr que si on s'approche à moins d'un mètre d'elle, ça sent un peu la crevette), mais aussi parce qu'elle est sans aucun doute la personne la plus énorme que j'aie vue de toute ma vie. Quand mes yeux se posent sur elle, j'ai toujours cette impression de regarder à travers une loupe. Depuis longtemps, la voisine fait partie de nos jeux, à mes amis et moi. Seulement, elle n'est pas toujours au courant. Avant, on se cachait derrière la haie qui sépare nos deux terrains et on disait qu'on était dans un safari. Et là, elle devenait tour à tour un hippopotame, un éléphant, ou parfois même un mélange des deux. D'autres fois, on était des scientifiques ayant trouvé un dinosaure des temps modernes, une espèce en voie d'extinction bien sûr.

Cet été, on a passé l'âge de jouer à faire semblant. Heureusement que mon petit frère Christophe n'est plus trop petit et qu'il commence à être enfin un peu utile, car c'est avec lui qu'on s'amuse le plus. On l'envoie au pied de la chaise de bois de la dame. « Madame Palourde ? (...) Madame Palourde ! » Quand elle finit par poser ses jumelles sur l'accoudoir et qu'elle se penche enfin vers mon frère, celui-ci doit dire, sans pouffer de rire : « Ah non, excusez-moi madame, j'ai dû me tromper. Vous n'êtes sûrement pas madame PAS LOURDE !!! ». Après ça, il revient de notre côté de la haie en courant. Mes copains et moi, il nous arrive de rigoler tellement qu'on a des crampes dans les joues. Juste pour ça, je prêteraï encore mon gameboy à Christophe pendant une journée entière. Un jour que ma mère était trop loin pour me faire des gros yeux, j'ai raconté à Christophe qu'on m'avait appris à l'école que des astronautes avaient aperçu des fesses énormes de

la lune, pas loin du grand mur de Chine. Jusque-là, il me regardait avec attention. Mais quand je lui ai dit que les astronautes étaient convaincus que ces fesses appartenaient à madame Palourde, il n'a pas pu s'empêcher de fixer notre voisine avec curiosité pendant plusieurs jours.

Cet été encore, donc, notre voisine Palourde se trouve exactement où on l'a quittée à l'automne précédent (quand on était les presque derniers à fermer la roulotte). Elle est installée dans sa chaise de sauveteur, sous son immense parasol qui, un jour, a dû être rouge comme les shorts de Mitch dans *Baywatch*. Elle ne semble pas avoir changé d'un poil, elle a seulement l'air un peu moins folle cette année puisque ses énormes lunettes noires sont redevenues à la mode. Mais pour ce qui est de sa demi-casquette à palette verte semi-transparente, je pense qu'elle devra patienter un bout de temps avant que le monde comme tout le monde se décide à en porter de nouveau. Madame Plourde (je suis poli, des fois) a toujours sa bouée de sauvetage à proximité et ne la quitte jamais. On a déjà voulu la lui emprunter pour aller à la plage, parce qu'on se disait qu'à au moins cinq minutes de marche du lac, elle n'allait sûrement pas avoir l'occasion de s'en servir. Eh bien ! elle a refusé. Dans son cou, au bout d'un cordon jaune, pendouille toujours le même sifflet de métal rouillé. Celui-ci se perd de temps à autres dans un ou plusieurs de ses plis de seins. Christophe me croit lorsque je lui dis que c'est ça, le Grand Canyon. Jusqu'à maintenant, je pense que madame Palourde n'a utilisé son sifflet qu'une seule fois.

C'était il y a deux étés, je crois, quand je revenais de Montréal avec mon père. On était allés voir les Expos, car c'était leur dernière saison et je ne les avais jamais vus en vrai. J'avais tellement hâte de montrer la photo qu'on avait prise avec Youppi à ma mère ! Mais à mon retour, quand je l'ai aperçue, elle était perchée sur la chaise de sauveteur avec madame Palourde qui sifflait comme une déchaînée.

Des gens du camping s'étaient rassemblés autour du terrain numéro 3 pour voir la scène de plus près. Ma mère tassait, tâtait et fouillait parmi les pans de peau de l'arrière-train de notre voisine qui, à demi assise, continuait de produire le son strident. On aurait dit la fille à la fin dans *Titanic*. Personne d'autre que ma mère n'osait mettre la main à la pâte. Après quelques minutes d'effort, elle est ressortie triomphante avec un minuscule bout de bois entre le pouce et l'index : madame Palourde avait une écharde plantée dans le derrière ! Depuis ce jour, un petit coussin rose a fait son apparition entre son énorme fessier et sa chaise de sauveteur. Je dis petit, mais il se peut bien que le coussin soit immense et qu'on en voyait seulement les coins dépasser. Cette fois-là, je me souviens que la voisine Palourde n'a même pas remercié ma mère. Mon père a dit qu'elle n'avait pas de cœur. Christophe lui avait demandé pourquoi il disait tout le temps que madame Palourde allait mourir du cœur, si elle n'en avait même pas.

Tous les ans, au camping, on organise des fêtes spéciales. Ainsi, j'ai célébré Noël deux fois cette année, et j'ai passé l'Halloween deux fois aussi. Peut-être pas costumé cette fois-ci, a dit ma mère, mais au moins pour accompagner Christophe, et lui piquer ses bonbons (la dernière partie de la phrase, c'est moi qui l'ai ajoutée). Mais la fête que j'attends avec le plus d'impatience, c'est toujours la journée Nu York, où mes amis et moi on se balade en criant les mots grossiers que nous connaissons en anglais et en mangeant des hot-dogs géants. Cette année, un autre groupe de campeurs se déplace pour venir voir notre camping et participer aux activités. Comme à l'habitude, les noms des chemins ont été remplacés par les noms des avenues de la grosse ville. Le cul-de-sac à Beaudry devient donc « Madison Avenue » pour un jour et le terrain de jeu, on l'appelle « Central Park ». Il y a des concours de mangeurs de pommes, des chasses aux pépins et de la souque-à-la-

corde sur compote. Les Campeau sortent leurs talents de chanteurs et s'exécutent sur le Petit Broadway installé en face du lac. La plupart des gens aiment bien se costumer, mais monsieur Séguin du magasin, lui, préfère participer en chargeant le double du prix sur tous ses produits. Il dit que c'est pour les mettre en piastres US. Mon père a décidé de remplacer son indestructible casquette des Expos par une autre, toute neuve, des Yankees. Il en a aussi acheté une des Mets pour moi, et aussi une pour Christophe, mais mon frère est plutôt de mauvaise humeur aujourd'hui. En pointant ma photo avec Youppi sur le frigo, il insiste auprès de mon père pour aller au « Bizball à Mourial », maintenant qu'il n'est plus trop petit. Pauvre Christophe, je pense qu'il ne le sait pas que les Expos sont partis. Bel essai du côté de mon père qui tente d'éviter une crise en lui expliquant à mon frère que ça ne vaut pas la peine d'aller à Montréal puisque Youppi a décidé d'émigrer dans le sud l'automne passé et qu'il n'est jamais revenu depuis. Mon frère se dégage de mon père qui lui tapote le dos. « Papa, t'as même pas rapport, d'abord ! C'est pas un oiseau, Youppi ! Il part même pas dans le sud. C'est un ours, bon. Il dort pis on a juste à le réveiller ! » Première manche accordée à Christophe. Il sort de la roulotte en claquant la porte.

Je sais bien que mon frère n'est pas le meilleur petit frère du monde. Mais quand je le vois s'éloigner comme ça, les mains dans les poches, en bottant la même grosse roche du bout de son pied, avec ses joues en ballons rouges et sa petite babine d'en bas jusqu'au nombril, ça touche un peu mon cœur de grand frère. Mon père soupire en regardant la photo sur le frigo, et ça me donne une idée. Je cours chercher l'appareil photo dans l'armoire, mais il n'est pas là. Merde. Ma mère a dû l'apporter au concours de pomme d'Adam (une de nos tantes est dans la compétition). Je trouve un autre appareil, mais c'est une de ces vieilles affaires avec une roulette qu'on doit crinquer

avant chaque photo. CRIC ! CRIC ! CRIC ! Ah et puis ça fera bien l'affaire. Je le mets dans ma poche et je cours dehors rejoindre Christophe qui regarde tour à tour les activités au loin et sa vieille casquette des Expos qu'il serre maintenant entre ses doigts. Je m'agenouille près de lui. « Tu savais que Youppi, c'est pas un oiseau, mais que c'est pas un ours non plus ? C'est une mascotte. » Sa lèvre du bas remonte à peu près à la hauteur de son menton. Je poursuis : « On a une mascotte au camping nous aussi, tu savais ? » Ses yeux s'allument. Je sors l'appareil photo de ma poche. « Tu la veux ta photo avec notre mascotte ? » Ça y est, on a presque un sourire. « On va la mettre sur le frigo. » Alors que mon père est soulagé de nous voir revenir main dans la main, il s'inquiète tout de même un peu pour Christophe, qui est tellement heureux qu'on dirait qu'il a une crampe dans la face.

On lance et attrape la balle sur le gazon en attendant 11 h (manière de parler, puisque dans le cas de Christophe, c'est plutôt roule et ramasse la balle). La porte battante de la roulotte voisine s'ouvre enfin et, avec trois minutes de retard sur son horaire quotidien, en sort madame Palourde, enroulée de son drap contour blanc fripé. Comme c'est le cas tous les ans, elle porte aussi une couronne aux longues pointes et s'est barbouillé le visage en bleu. Elle tient dans une main le menu plastifié de la cantine et dans l'autre une lampe de poche en métal allumée malgré le soleil qui plombe. Elle se hisse péniblement au sommet de sa chaise et prend la pose. « Regarde, Christophe ! C'est la statue de la liberté ! » Quelques curieux, sûrement pas des gens du coin, s'arrêtent pour jeter un coup d'œil. Mon frère, excité comme un pou, court jusqu'à la chaise et lui demande s'il peut prendre une photo avec elle. Madame Palourde ne répond pas. Je dis à Christophe de ne pas s'inquiéter et de se placer pour la photo. « C'est parce qu'elle est dans son rôle de statue ! » que je lui dis. Mais le visage de Madame

Plourde est si inerte, elle n'est vraiment pas digne de figurer sur une porte de frigo. J'entreprends donc moi-même de la faire sourire. J'essaie d'abord les grimaces, puis, une imitation de monsieur Séguin du magasin qui, c'est bien connu, ressemble beaucoup à un pot de Cheez-Whiz. Elle demeure immobile. Puis, ayant aperçu la bouée du coin de l'œil durant ma série de loufoqueries, je commence à faire semblant de me noyer devant ses yeux. L'appareil toujours à la main, je me prends à la gorge, je suffoque dans de nombreux sons de glou, glou, glou. Contre toute attente, madame Palourde réagit enfin.

La première chose que je vois apparaître dans le viseur de la caméra, c'est une rangée de dents. Puis, un étage entier s'ajoute à son menton, on dirait maintenant un sandwich. Je devrais d'ailleurs profiter de ce moment pour appuyer sur le bouton, mais je suis saisi. C'est la première fois que je remarque à quel point son nez est gros. En fait, il est tellement énorme que lorsqu'elle renverse sa lourde tête comme ça vers l'arrière et qu'on voit l'intérieur de ses narines, ça donne l'impression que son cou va se briser, avec un son croustillant. Puis, sa respiration devient très forte, et suit une drôle de partition : de longs soupirs entrecoupés de silences, des pauses et soudain une série de doubles croches. Des petites gouttes apparaissent sur son front, comme un collier de perles odorant. Sous ses aisselles se tracent de larges sourires. Un homme-avion s'arrête derrière moi et nous demande ce qui ne va pas avec la dame. Au moment où il m'adresse ces paroles, les bras et le cou de madame Palourde se couvrent de plaques rougeâtres, tellement que vue d'ici, elle a l'air d'une carte du monde avec les continents. Deux petites tours jumelles se joignent à l'homme-avion et celui-ci leur interdit de regarder. Ensuite, la statue de la liberté est prise de grandes secousses. Des éboulis de chair blanche, des cascades de crevasses, tout ça en même temps,

on dirait le bonhomme Pillsbury dans un micro-ondes. CLIC ! C'est le plus beau rire que j'ai jamais vu.



Ils l'ont remorquée deux semaines plus tard. C'est un certain neveu qui est venu la récupérer, et il l'a emmenée avec lui à Washington. Il a dit en riant que sa grosse tantine avait toujours rêvé de voyager. Elle pouvait maintenant reposer en paix, mais il était temps que sa vieille roulotte voie un peu de pays. Christophe et moi, on a suivi le neveu et son héritage jusqu'à la grosse pancarte « Au revoir » du centre naturaliste Les Nuages. Après environ une minute, il ne restait qu'un gros point blanc qui est vite disparu à travers la poussière.

« C'est quand même étonnant qu'elle soit pas morte du cœur » a dit mon père. Les gens du camping nous ont raconté que c'est sa rate qui aurait explosé. Mon frère était déçu de savoir qu'il ne pouvait pas voir la photo tout de suite après qu'elle ait été prise. J'ai dû lui expliquer qu'il fallait développer le film pour pouvoir la mettre enfin sur le frigo.

Mon père a dit aussi que ça ne paraissait peut-être pas, tout de suite comme ça, mais qu'on allait s'en ennuyer de madame Plourde. Il avait l'air sincère. La dernière fois que je l'avais entendu dire ça, c'est quand on était allés voir les Expos à Montréal il y a deux étés. Ma mère s'est retournée vers lui, et pour une fois, elle ne lui a pas dit de se taire.

C'est louche. Comme la soupe.